

Nicoleta ESINENCU

Née en 1978 en Moldavie, elle est une figure de la jeune scène théâtrale. Elle a dessiné un portrait intime et saisissant de la Roumanie à travers le récit d'un voyage vers la mer Noire, rendu toujours plus compliqué par la politique : c'est le texte intitulé « 7 km », publié dans l'ouvrage collectif *Odessa Transfer* [éd. Noir sur blanc]. Titulaire d'une bourse d'études à Stuttgart en 2003, puis en 2005, elle a été invitée en résidence en 2006 au Centre international d'accueil et d'échanges des Récollets, à Paris.

Dernier ouvrage paru

Fuck you, Eu.ro.Pa ! Sans sucre, traduit du roumain
par Mirella Patureau, éd. L'Espace d'un instant, 80 p., 11 €.

Par Marie Fouquet

Deux titres pour un livre, deux formes d'écriture pour un seul cri de révolte. *Fuck you, Eu.ro.Pa !* et *Sans sucre* : un essai et son illustration théâtrale. D'un côté, le monologue d'une jeune adolescente survoltée qui retrace l'évolution d'une Moldavie ballotée au gré des intérêts de ses dirigeants. De l'autre, un dialogue de sourds en cinq actes entre un frère et une sœur dont le discours atteint le degré d'absurdité qu'ils décèlent aujourd'hui dans une Europe naguère idéalisée. Ces deux textes se rejoignent dans leur objectif : raconter une crise identitaire croissante, en adoptant la voix insolente, agressive et ironique d'une génération à laquelle échet la lourde responsabilité de digérer le passé.

Nicoleta Esinencu appartient à cette génération, fille du régime soviétique, qui a voulu épouser l'Europe pour se libérer et qui la répudie aujourd'hui. La première partie n'est cependant pas un « discours politique », malgré son unique locuteur, mais un « essai ». À mesure que le propos se développe, le ton change : d'abord juvénile, naïf et insouciant, il devient ironique, voire cynique, jusqu'à englober sous un déluge de dérision cette Europe il y a peu adorée. Une Europe prospère, mais plaintive, sur laquelle l'auteur crache, et même plus : « Que j'aimerais e... avec plaisir sur toute votre Europe... » À entendre Nicoleta Esinencu, ce qui fut la promesse d'une union censée concurrencer l'hégémonie américaine est devenu complice de la mondialisation. De là le sentiment de déception suscitée chez cette jeunesse moldave. De là aussi cette écriture vigoureuse, dérangeante, souvent directe, parfois vulgaire ou naïve, mais jamais satisfaite.

Les personnages des deux parties se perdent dans leur propre langue. Leur égarement est matérialisé par d'étonnantes trouvailles : propos simultanés présentés en trois colonnes, liste de mots, de maladies, de courses, de chiffres et de remèdes, lettres baladeuses, mots agglomérés. Ce discours tend parfois vers un renoncement au sens, avec l'explosion d'une pensée qui, longtemps comprimée sous la censure, se heurte à une désillusion. « Intégration européenne », dernier acte du second volet, achève le dialogue par un renoncement à l'espoir. Quand l'explication manque, les mots deviennent des armes qui se retournent contre celui qui les manie. La folie gagne. Tel le narrateur du premier monologue qui ne veut pas écrire, mais écrit quand même, qui veut dire « quelque chose », mais ne dit pas quoi : « Nationalité ? Moldave ou roumain ? Je n'en sais rien. » L'incertitude peut être destructrice. □



L. AUBREY